

LETTRES

De M. THOMAS, *de l'Académie Françoise,*

A M. JANIN DE COMBE-BLANCHE,

Ecuyer, Membre de plusieurs Académies, & du College Royal de Chirurgie de la Ville de Lyon, &c.

Les calomnies de ses rivaux nous attestent sa gloire ; car l'envie ne tourmente point ce qui est obscur.

Essai sur les Eloges.

PREMIERE LETTRE.

De Paris, le 4 Août 1774.

MONSIEUR, j'ai appris par M. Cabanon, mon ami, que vous vouliez bien vous intéresser à ma santé. Encouragé par ce qu'il m'a dit, j'ose avoir recours à vos lumieres. J'ai exposé dans un Mémoire l'histoire de ma maladie, le détail des remedes que j'ai faits, & l'état actuel où je me trouve. Pardon de ma longueur ; mais un malade est excusable quand il parle de ses maux. Depuis un an je suis privé de toute espece d'occupation, c'est-à-dire, de plaisir. J'ai tout essayé, & rien ne m'a guéri. Votre juste célébrité, Monsieur, me rend une espérance que j'avois presque perdue. Vous êtes honoré à Lyon, desiré à Paris, & connu de toute l'Europe. On vous consulte de loin comme le Dieu d'Epidaure révéré dans la Grece : mais on lui attribuoit des prodiges, & vous en faites. Daignez en faire un de plus, celui de me rendre mes yeux & ma pensée. Vous obligerez, pour la vie, celui qui a l'honneur d'être avec autant de confiance que de respect,

Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

THOMAS, *de l'Académie Françoise.*



SECONDE LETTRE.

De Nice, le 24 Février 1785.

VOUS avez eu la bonté, Monſieur, de m'adreſſer à Paris un ouvrage de vous, intitulé : *Réponſe au Diſcours de M. O-Rian.* Je n'ai pu avoir l'honneur de vous remercier juſqu'à ce moment ; parce qu'il y a déja quatre mois que je ne ſuis point à Paris, & que je voyage pour ma ſanté. Je ſuis actuellement à Nice, où je paſſe une partie de l'hiver, & c'eſt là qu'après de longs détours votre ouvrage m'eſt parvenu depuis fort peu de temps. Votre nom, Monſieur, me l'a fait lire avec intérêt. Vous y vengez d'une maniere vive & plaiſante l'honneur du dix-huitieme ſiecle, & les découvertes de tous les genres, toujours attaquées par ceux qui n'en font pas. On diroit, en effet, que la vérité eſt étrangere aux hommes, & qu'un génie malfaiſant eſt chargé de la proſcrire dès qu'elle oſe paroître. Les corps, les particuliers, ... les ignorants, les ſavants, tous la combattent. On la pourſuit par des démonſtrations, ... par le ridicule. On fait des expériences pour lui prouver qu'elle n'exiſte pas. Après cette lutte qui dure quelquefois plus d'un ſiecle, elle s'établit, on la reſpecte, & on rend enfin quelques hommages tardifs à ceux qui l'ont trouvée : c'eſt là, Monſieur, comme vous le remarquez fort bien, l'hiſtoire de toutes les découvertes. Il paroît auſſi que vous avez partagé l'honneur de ces perſécutions. Je vous en félicite. Vous ſerez dans la claſſe de tous les bienfaicteurs de l'humanité. Il faut avoir le courage d'inſtruire & d'éclairer les hommes malgré leur injuſtice. Recevez tous mes remerciements, Monſieur ; il y a long-temps que je vous en dois de particuliers, & je n'entends jamais prononcer votre nom ſans reconnoiſſance. Je me rappelle toujours, l'intérêt que vous daignâtes prendre à une maladie que j'avois ſur les yeux, il y a quelques années, & les conſeils que vous avez eu la bonté de me donner. J'ai l'honneur d'être, avec une reconnoiſſance égale à mon reſpect,

Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

THOMAS, *de l'Académie Françoiſe*,

TROISIEME LETTRE.

De Nice, le 29 Mars 1785.

J'AI reçu avec reconnoiſſance, Monſieur, & lû avec beaucoup d'empreſſement les brochures (ſur l'Anti-méphitique) que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Le ſujet eſt très-intéreſſant par lui-même, puiſqu'il s'agit d'une découverte utile à tous les citoyens, & qui peut ſauver la vie de beaucoup de malheureux. J'ai vu avec plaiſir le détail de cette multitude de faits qui prouvent que votre découverte a réuſſi, & où l'on s'empreſſe de vous rendre hommage pour les ſervices réels que vous avez rendus à la Société dans un grand nombre de pays, où l'on en a fait uſage. Comment ſe peut-il qu'après tant de témoignages éclatants & mis ſous les yeux du public, on conteſte encore votre découverte ? Il ſemble qu'il n'y a qu'un moyen de prouver les vérités phyſiques, ce ſont les faits. Vous en avez un très-grand nombre pour vous, & cependant on cherche à les combattre par des raiſonnements ou des faits contraires. Eſt-ce que la vérité ſeroit ſi étrangere parmi les hommes, qu'on eſt réſolu à ne jamais la reconnoître au moment où elle paroît, & juſqu'à ce qu'on ait eu le temps de ſe familiariſer avec elle par une longue expérience, & qu'elle n'appartienne plus, pour ainſi dire, à perſonne. Je remarque en général dans l'hiſtoire de tous les arts & de toutes les ſciences, que le nom d'inventeur eſt un nom odieux à la plupart des hommes, & qu'on voudroit bien pouvoir jouir d'une découverte, ſans en avoir l'obligation à perſonne. Vous employez, Monſieur, pour ſoutenir votre cauſe, le raiſonnement, la diſcuſſion, les autorités, & quelquefois même celles de vos adverſaires. Il paroît, autant que j'en puis juger, qu'il doit être quelquefois aſſez difficile de vous répondre. Je ne ſuis point Chymiſte, par conſéquent hors d'état de décider la queſtion, pour la partie qui tient à cette ſcience ; mais comme tout ceci n'eſt qu'un objet de phyſique expérimentale, l'expérience doit décider ici beaucoup plus que le raiſonnement. Les hommes peu-

vent ſe tromper : ils le veulent quelquefois. Mais la nature ne ſe trompe point, à l'égard des moyens qui agiſſent ſur elle : & quand on eſt ſans intérêt comme ſans préjugés, il eſt facile de l'obſerver. Puiſqu'une multitude d'expériences vous a été favorable à Lyon, à Vienne, à Maçon, à Aix, à Tours, à Dunkerque, & dans beaucoup d'autres endroits cités dans votre ouvrage, il eſt impoſſible que de nouveaux faits ne confirment pas les premiers, & ne vous aſſurent enfin la propriété de la découverte que vous réclamez. Ce qui a été vrai une fois en phyſique ne peut ceſſer de l'être, tant que la nature ne change pas ; & elle ne change point au gré des paſſions humaines. Le temps ſeul terminera donc ce procès, comme il en a déja terminé beaucoup d'autres du même genre. C'eſt un juge calme & tout-à-fait déſintéreſſé, & qui diſtribue & laiſſe la gloire où elle doit être.

Je ſuis très-ſenſible, Monſieur, aux invitations obligeantes que vous avez la bonté de me faire ; & ſi je paſſe à Lyon à mon retour, je ſerai ſûrement très-empreſſé d'avoir l'honneur de vous voir. Mais peut-être m'en retournerai-je par la Suiſſe, & ſerai-je obligé de prendre la route du Dauphiné. Je n'ai rien encore de décidé ſur mon voyage : mais ſoyez bien ſûr que j'aurai un véritable regret ſi je ſuis privé du plaiſir de faire une connoiſſance plus particuliere avec vous. Agréez de nouveau toute ma reconnoiſſance & les ſentiments d'attachement & de reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

THOMAS.

QUATRIEME LETTRE.

D'Oullins, près de Lyon, 1er. Juin 1785.

NOUS ſommes établis & preſqu'arrangés, Monſieur, mais nous ſommes loin de vous ; & c'eſt un ſujet bien véritable de regret pour moi & toute ma ſociété. Nous ſommes trop reconnoiſſants des marques d'amitié que vous & *Madame Janin*, avez bien voulu nous donner, & de celles que vous nous avez offertes

encore avec une cordialité & une franchiſe ſi aimable, que nous ne pouvons qu'être ſincérement affligés de n'avoir pu en jouir, comme nous l'aurions fait ſi nous avions été libres de n'écouter que notre ſentiment; j'eſpere du moins que vous voudrez bien nous dédommager quelquefois en ne nous abandonnant pas tout-à-fait dans notre ſollitude. Si dimanche prochain vous n'aviez rien de mieux à faire, vous nous feriez le plus grand plaiſir de venir dîner ici avec *Madame Janin*; nous vous donnerions un dîné philoſophique & champêtre, moins recherché & moins délicat que le vôtre, mais que l'amitié du moins vous offriroit avec empreſſement. Ce ſera le premier beau jour que nous aurons eu dans notre campagne, depuis que nous y ſommes; nous croyons preſque être retournés en hiver. Votre préſence & celle de *Madame Janin*, diſſipera tous ces nuages, & nous ramenera le printemps. Mandez-moi, je vous prie, ſi nous pouvons compter ſur le plaiſir que nous eſpérons. Mille reſpects de la part de notre ſociété à *Madame Janin*; agréez toute notre reconnoiſſance & l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

THOMAS.

CINQUIEME LETTRE.

D'Oullins, 14 Juin 1785.

MILLE remerciements, Monſieur, de votre attention obligeante, & des inquiétudes tout-à-fait aimables que *Madame Janin* veut bien avoir ſur notre ſanté....... On vous a donc ravi l'honneur de donner le premier vos idées ſur la maniere de multiplier les fourages? Vous avez eu du moins le mérite & le mouvement d'un bon citoyen. Le bien qui ſe fera, vous conſolera de ne l'avoir point fait vous-même. Ce ſera un tort de moins que vous aurez avec vos ennemis. Ma ſœur & M. de la Soudraye me chargent de mille choſes pour vous, & nous nous réuniſſons pour offrir tous nos reſpects à *Mme. Janin.* Je ne vous parle pas de l'inviolable & tendre attachement avec lequel je ſuis,

Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

THOMAS.

SIXIEME LETTRE.

D'Oullins, 5 Juillet 1785.

Il nous seroit difficile, mon cher & respectable ami, de vous peindre tous les regrets que nous avons éprouvés *M. Ducis* & moi, en nous séparant de vous & de *Madame Janin.* Il nous sembloit que votre maison étoit devenue la nôtre, & mon cœur étoit serré en vous quittant, comme si nous n'avions pas l'espérance de vous revoir. Vous nous avez comblés tous les deux de tant de marques d'amitié, que nos cœurs en seront à jamais reconnoissants. Mais la reconnoissance est peu de chose: ce n'est que par la plus tendre amitié que l'on peut répondre à vos sentiments. Notre malade, qui, graces à vous, ne l'est plus, a fort bien soutenu la petite route que nous avons faite. Elle nous a cependant paru triste & bien longue, parce qu'elle nous éloignoit de vous, & de celle que nous aimons presqu'autant que vous l'aimez vous-même. Nous nous sommes sans cesse entretenus d'elle & de vous, & nous en avons encore parlé en arrivant. Ainsi nous vous avons quittés le moins qu'il étoit possible. Le soir M. l'Archevêque de Lyon est venu voir le malade. Nous avons encore soulagé notre cœur en lui parlant de vous. Je lui ai conté en détail vos travaux, vos succès, vos excellentes qualités, & les injustices qu'une cabale puissante vous a fait essuyer. Il a paru écouter ces récits avec le plus grand intérêt. Il nous a promis qu'il alloit lire les lettres sur l'Antiméphitique, que vous lui avez envoyées. Toute cette conversation a été amenée par la petite piece de vers que je vous ai adressée, & dont *M. Ducis* lui a parlé. (1) M. l'Archevêque de Lyon, *M. le Marquis de Montazet*, & *M. le Comte de Laurencin*, qui étoient présents, ont desiré l'entendre, & je la leur ai lue. Ils m'ont paru très-contents. M. l'Archevêque m'en a demandé une copie

---

(1) L'Epître en Vers que *M. Thomas* a adressée à *M. Janin*, pour la S. Jean, jour de sa fête.

tout de ſuite, quoique je lui aie dit que vous aviez le projet de la faire imprimer. *M. Ducis* l'a tranſcrite, & je viens de l'envoyer à M. l'Archevêque, qui l'a dans ce moment. Voilà où nous en ſommes, mon cher & reſpectable ami. Je vous embraſſe bien tendrement, & du fond de mon cœur, ainſi que *M. Ducis.* Les plus tendres reſpects à *Madame Janin.* Ma ſœur & *M. de la Soudraye*, vous diſent mille choſes, & ſont bien empreſſés de vous revoir. Nous partageons tous le même ſentiment; car il n'y a ici qu'un cœur pour vous aimer. Venez avec *Madame Janin*, dîner avec nous le premier jour que vous aurez de libre. Venez nous rendre au moins pour une journée, une partie du plaiſir que nous goûtions à être auprès de vous. Vous changerez votre belle maiſon contre un hermitage, mais vous y trouverez l'amitié qui conſacre tous les lieux où elle paſſe, & change les chaumieres en un temple. Elle ne fait pas ſouvent cet honneur là aux palais. Mon tendre ami & moi nous vous renouvellons tous nos embraſſements.

Je finis ſans cérémonie,

THOMAS.

COUPLETS

Pour la Fête de M. JANIN DE COMBE-BLANCHE,

Par M. DUCIS, de l'Académie Françoiſe.

ALLONS, que d'un ſi bon vin
Mon verre ſe couronne,
Buvons de ce jus divin,
C'eſt Saint Jean qui l'ordonne;
Amis, c'eſt la fête de Janin, } *bis.*
C'eſt Janin qui le donne.

De ſa retraite amoureux,
Libre d'inquiétude,
Il conſacre aux malheureux
Les fruits de ſon étude;
Sa bonté ne doit étonner qu'eux, } *bis.*
Il en a l'habitude.

Il goûte dans ce séjour,
Auprès de sa compagne,
Ce qu'a de plus doux l'amour,
De plus doux la campagne;
Il n'a point le faste de la Cour, } *bis.*
Mais la paix l'accompagne.

Qu'un nuage ose couvrir
Deux beaux yeux qu'on adore,
Soudain pour les faire ouvrir
C'est Janin qu'on implore.
Jeune amant, va, cesse de gémir, } *bis.*
Tu les verras encore.

Qu'un génie audacieux,
Que la vertu décore,
Soit prêt à perdre les yeux
Que trop de feu dévore,
Janin parle, & l'aigle dans les Cieux } *bis.*
Va s'élancer encore.

Pour moi, pauvre malheureux,
Brisé contre la pierre,
Grace à tes soins généreux,
Je tiens encore un verre;
Je touchois au séjour ténébreux, } *bis.*
J'ai revu la lumiere.

Janin, crois-en tes amis:
Loin de toi la tristesse,
Laisse à tes vils ennemis
L'intrigue & la bassesse.
C'est dans ton cœur que le ciel a mis } *bis.*
Tes titres de noblesse.

ERRATA

De la ſeconde Lettre à M. Cadet.

PAge 3, ligne 9, qu'un de nous deux, *liſez* qu'un de vous deux.

Page 5, ligne 19, *fondée ſur l'expérience*, placez ici le renvoi de la note (5).

Page 6, derniere ligne, *eſt démontrée*, placez ici le renvoi (8).

Page 8, la note (12) ſe rapporte au texte de *M. Macquer*; la note (13) au texte de *M. Cadet.*

Page 10, la note (16) ſe rapporte au texte de *M. Macquer*; la note (17) à celui de la *Société de Médecine*; à la note 16, il y a pag. 46, *liſez* pag. 646.

Page 13, la note (19) ſe rapporte à la citation de *M. l'abbé Fontana.*

Page 14, la note (22) ſe rapporte à la troiſieme ligne, après ces mots, *l'a rendue malade*; la note (23) au texte de *M. Lavoiſier.*

Page 15, les notes (26) & (27) au texte de *M. Macquer*; la note (28) à celui de *M. Prieſtley.*

Page 16, Clavendich, *liſez* Cavendich.

Page 20, la note (38) ſe rapporte à *M. Géoffroi.*

Page 23, la note (39) au texte de *M. Gardane.*

Page 24, les notes (41) & (42) ont rapport à l'acide que le feu dégage des corps combuſtibles.

Page 25, ligne 7 (dites-vous) le piquant, *liſez* a détruit le piquant.

Page 26, ligne 4, *eſt difficile d'en ſortir* : ici ſe rapporte la note 44.

Page 27, la note (45) ſe rapporte au texte de *M. Gardane*; la note (46) à celui de la *Société de Médecine.*

Page 31, la note (47) au texte de *M. Pieſtch.*

Le Lecteur eſt prié de corriger toutes les tranſpoſitions que l'Imprimeur a faites, faute d'avoir ſuivi littéralement le manuſcrit. Tel eſt le ſort des ouvrages qu'on imprime loin des Auteurs, ils fourmillent de fautes : cet ERRATA *en eſt le remede.*